

RÉVEIL MATINAL

En ce début d'août 1944, beaucoup de va et vient de troupes allemandes, allant et venant vers le front de bataille, qui se rapprochaient doucement de Villiers-sous-Grez.

Le jour n'était pas encore levé, et nous dormions encore, lorsque nous fûmes réveillés brusquement par notre clochette qui carillonnait sans cesse comme une folle. Vite debout on ouvrit la porte brusquement, et là !!! Figés dans la cour, un vacarme enveloppait notre commune par des cris, des bruits insolites, et surtout le ronflement de moteurs lourds. Derrière la petite porte de la cour, explosaient des hurlements en allemand qui scandaient la clochette, tout en excitant la poignée de porte.

Lorsque l'on ouvrit cette porte, 2 soldats allemands très agités, nous parlaient nerveusement, mais on ne comprenait rien de leur langage. Derrière eux, dans la ruelle de la rue du buisson, un gros camion militaire dont le moteur ronflait lourdement. L'un des soldats allemands, toujours excité, tout en parlant, faisait des gestes nerveux, nous désignant leur véhicule et une grange de la ruelle. Nous avons enfin compris qu'ils voulaient que l'on ouvre les portes d'une des trois granges de la ruelle. Aucun de ces trois bâtiments nous appartenait et bien qu'on lui expliquait que nous n'étions pas propriétaire de la grange choisie, et que nous n'avions pas les clefs, il ne nous comprenait pas ou ne voulait pas nous comprendre, et était très énervé des résultats négatifs que nous lui infligions. Il faut dire que nous n'en menions pas large et étions anxieux.

Il était très difficile de lui expliquer que cette grange appartenait à notre voisin Alexandre Pelletier, habitant juste en face notre ruelle. Nous avons été obligés d'emmener un des deux militaires chez notre voisin. Là !!! Le pauvre Alexandre était déjà très occupé, et dépassé avec d'autres soldats, à sortir son matériel agricole des granges et hangars se trouvant dans sa ferme, pour y installer et cacher leur matériel de guerre.

Complètement traumatisé, ne sachant où mettre la tête, tétanisé, perdu dans ce brouhaha, il fut contraint à venir ouvrir sa grange de la ruelle. Il a fallu qu'il sorte avec difficulté le matériel agricole stocké dans le bâtiment, « vieux tombereau, faucheuse lieuse et autres », aidé de son unique cheval, pour ensuite y installer leur camion militaire. Que contenait-il ???

Comme dans la cour d'Alexandre, la ruelle était encombrée de ces machines agricoles, et si les avions alliés avaient survolé notre village, cela leur aurait sans doute paru louche.

Mais pourquoi s'installèrent-ils à Villiers ? Allions-nous être des otages, combien de temps allaient-ils envahir notre commune, à moins qu'ils installent leurs batteries pour une défense ou contre attaque sur les armées alliées.

Nos deux militaires, ayant refermé les portes de la grange, voulurent entrer dans le bâtiment Guillory. Là encore, la serrure était fermée, et interdisait l'entrée. On est allé chercher Madeleine qui avait la clef. Ils entrèrent et montèrent par une vieille échelle, pour s'installer et dormir dans le petit grenier insalubre, où l'on m'interdisait l'accès, vu la vétusté des lieux déclarés dangereux.

Le jour maintenant levé, le bourg était redevenu silencieux. Dans les rues, aucune trace, aucun objet, aucun matériel militaire n'était visible, mais de nombreuses machines agricoles ornaient les fermes.

Il faisait beau, et toute la journée fut calme. De notre côté, on côtoyait les voisins pour connaître leurs réactions, si certains avaient des informations sur les intentions de cette division. Allaient-ils se servir de notre village pour installer leurs batteries, envisageant une contre attaque à l'arrivée des troupes alliées ? Il faut dire que nous n'en menions pas large, et les villarons étaient sous tension.

Dans la soirée, les deux soldats qui dormaient dans le grenier Guillory se réveillaient, et descendirent par la même échelle, pour venir chez nous.

Avec le robinet d'eau froide du jardin, ils firent leur toilette. Puis, allant chercher leur repas du soir dans leur camion, ils s'installèrent sur notre table de jardin pour dîner.

Ils étaient gentils, ne présentant aucun signe de méchanceté, ni brutalité, comme le soir de leur arrivée, deux soldats fidèles à leur armée, sans plus.

Bien que la langue fût un barrage inévitable, nous avons essayé de dialoguer avec eux. Ils étaient très fatigués de rouler la nuit, et avaient surtout peur des terroristes. On commençait à sympathiser avec eux, et l'un des deux comprit que ma mère voulait faire couper les cheveux de mon frère qui avait 8 ans $\frac{1}{2}$. Et ce soldat alla chercher peigne et ciseaux dans son camion, et il coupa les cheveux de Jean-Claude.

Il était plus de 21 heures, nos deux soldats nous remercièrent et nous saluèrent. Ouvrant les portes de la grange, ils sortirent leur camion. Dans le reste du village, petit à petit, augmentaient des bruits insolites, des cris, des hurlements, et surtout le bruit lourd des moteurs de toutes leurs machines de guerre qui enveloppaient le bourg.

Il faisait maintenant nuit, et les véhicules s'alignaient sur la route de Bourron, formant un grand convoi. Le bruit infernal faisait vibrer nos habitations. Doucement la colonne s'ébranla vers Bourron-Marlotte, où ils disparurent à jamais dans le tunnel de la nuit.

Tous les villarons ont subi cette journée de stupeur, Jean Przybylski nous parle de la sienne :

« En ce fameux matin, des soldats allemands se sont présentés à notre grande porte, ils l'ont ouverte et ont fait entrer sous le porche un énorme camion. Devant le moteur, car ils craignaient peut-être que celui-ci soit vu du ciel par un avion d'observation, ils ont placé entre autres, un chariot à bras qu'avait construit mon père. »

C'était un camion atelier, les casquettes des soldats portaient un insigne avec une tête de mort. Nous avons toujours pensé que c'était des réparateurs de chars ?

Ensuite, ils se sont mis à chercher des voitures dans le village. Dans notre grange, un copain de mon père avait caché une voiture des années 30, une Citroën cabriolet. Quand les allemands l'ont vue, ils se sont mis à rire et sont partis !

Par contre, chez Raymond Colin, alors boulanger, il s'est passé une chose quelque peu rocambolesque. Les allemands sont entrés chez lui, ont trouvé une voiture, ont essayé de la démarrer, en vain, ils sont donc repartis. Un instant après, la voiture de Raymond est sortie en trombe de la cour, a pris la direction de La Chapelle-la-Reine. Le « père Henri Boureille » était au volant, et Raymond assis sur l'aile, la tête dans le moteur. A mon avis, comme c'était un malin, il a dû remplacer in-extremis une pièce qui manquait, et devait la tenir à la main ! Arrivés au bout du pays, la voiture a foncé dans le tas de paille à Huguet. La paille s'est écroulée, et la voiture s'est retrouvée camouflée ! Ensuite, « le père Boureille » et Raymond sont rentrés tranquillement à pieds en sifflotant. Curieusement, il n'y eu aucune suite, car les allemands s'apprêtaient à repartir rapidement.

Lors de leur départ, quand le camion est sorti de notre porche, c'était en fin de journée, le ciel commençait à s'assombrir. Plusieurs voisins étaient là à les regarder partir, lorsque l'un d'entre eux est entré sous le porche, et y a découvert un jeune soldat allemand qui s'était caché, avec certainement l'intention de ne pas repartir. Je me rappelle qu'il a été « alpagné » par plusieurs voisins qui l'ont remonté manu-militari dans le camion. Puis ils sont tous partis.

Andrée Debard, épouse de Jean Przybylski, a gardé de cet épisode le souvenir suivant :

« Nous avons un garage très visible de la rue. Un soldat allemand a frappé énergiquement à la porte de la cuisine. Ma mère lui a ouvert, il a prononcé « auto » « garage ». Je pense que ma mère lui a dit « NON ». Mais ! il a traversé la cuisine à vive allure vers la porte du fond. Ma mère lui a emboité le pas sous les yeux inquiets de ma grand-mère. Pour aller au garage, il fallait passer devant un cabanon où mes parents élevaient un cochon surnommé « Dudule ». Je crois que notre « Dudule » étant intelligent, et sentant le danger, n'a pas grogné. Bien sûr, ma mère pensait que par dépit, l'allemand n'ayant pas trouvé de voiture, aurait emmené le cochon. Le soldat a été très déçu, car le garage ne contenait qu'une charrette à bras, une brouette et des vélos, mais pas de voiture ! et « Dudule » est resté silencieux. Voilà, j'avais 9 ans à ce moment là. »

En résumé, cette division, comme beaucoup d'autres, roulait et se repliait la nuit, afin d'éviter le jour, le mitraillage des avions alliés. Ouf !!!! Nous avons tout de même passé une journée d'angoisse et de peur, ne sachant se qui allait nous arriver.

Mais il fallut encore quelques jours de suspense avant que les troupes américaines entrent dans Villiers-sous-Grez, le 23 août 1944, pour notre liberté.

Souvenirs vécus par :
Gérard PASMANT
Jean PRZYBYLSKI
Andrée DEBARD.